L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureau : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 30 SEPTEMBRE 1888.

BRIZEUX.

INAUGURATION DE SA STATUE A LORIENT, FRANCE.

DISCOURS DE MM. RENAN ET JULES SIMON.

POÉSIE DE M. FRANÇOIS COPPÉE.

(Extrait du *Temps*.)

Lorient, dimanche, 9 septembre.

La ville de Lorient a donné, aujourd'hui, des fêtes en l'honneur du plus tendre et du plus gracieux de ses enfants, Auguste Brizeux, qui chanta Marie et la Bretagne. Belle, douce et joyeuse journée, consacrée aux plus purs souvenirs de la patrie et de l'art.

La statue du poète, inaugurée devant un public nombreux et plein de sympathie, représente Brizeux dans la fleur un peu pâle de sa jeunesse méditative.

Le sculpteur, M. Pierre Ogé, a su imprimer à son œuvre un caractère de pureté qui convient très heureusement au souvenir d'un poète dont le style et la pensée sont également purs. Cette figure mince et fine, un peu souffrante, est l'image idéale de Brizeux, idéale et, par là, ressemblante.

On aime à reconnaître, sous ces traits d'un dessin ferme et charmant, le chanteur artiste qui fit des vers rustiques avec une simplicité subtile.

Je ne vous dirai rien de l'inauguration et du banquet qui l'a suivie, sinon que ce furent des heures tout empreintes de cette politesse, de cette bonne grâce, de cette gaieté paisible que ne manque jamais de faire naître le patriotisme exquis des lettres. Heureuses les fêtes de la poésie! Je vous envoie du moins les discours justement applaudis de MM. Ernest Renan et Jules Simon et la pièce de vers de M. François Coppée.

Avec quelle délicieuse bonhomie, quelle grâce faite de sagesse et de bonté, quel abandon charmant M. Ernest Renan a prononcé les paroles qu'on va lire, vous le devinez bien. Quant à M. Jules Simon sa parole familière atteint, vous le savez, la perfection de l'art.

Une flûte invisible est attachée à ses lèvres.

DISCOURS DE M. RENAN

Notre fête est vraiment charmante, messieurs. Vous avez eu une bonne pensée. Vous avez voulu qu'un de vos poètes les plus délicats ne restât pas sans souvenir dans sa ville natale. Un monument simple, élégant, du meilleur goût, vous rappellera, tous les jours, cette âme tendre, cet homme excellent, qui naquit et grandit parmi vous, et qui, mieux que personne, a révélé au monde les idées les plus chères, les derniers replis de la conscience de votre race, les plus intimes secrets de votre manière de sentir. Sa vie modeste et peu récompensée a eu enfin droit à cette réparation. La Bretagne était en retard avec Brizeux. Grâce à vous, cette apparence d'ingratitude est effacée. Celui qui a dit :

Et moi je n'ai pas même un réduit assuré

a maintenant son socle de granit, d'où il nous invite à regarder avec lui la mer, le ciel, l'infini, les mystères de l'âme qu'on n'épuise jamais.

On a dit que Brizeux découvrit la Bretagne. C'est beaucoup dire peut-être. Mais il découvrit certainement une chose charmante entre toutes (M. Le Braz le disait naguère), il y a quelques jours, dans sa conférence de Lannion; il découvrit l'amour breton, amour discret, tendre, profond, fidèle, avec sa légère teinte de mysticité. Deux enfants cherchent à être des heures ensemble sans se dire une parole, une jolie figure rose bien modeste, sous une petite coiffe blanche, rien de plus, cela lui suffit. Adorable simplicité de moyens! Et que nous sommes loin avec lui de ces fadaises, de ces rhétoriques qu'il y a dans certaines écoles se croient obligées de mêler à l'amour. Point de bijoux, point d'atours; à peine des fleurs; la coiffe même rend le bijou inutile, le bleu et le rose suffisant à faire valoir la fraîcheur d'un teint virginal. Le dirai-je, à la louange de cet artiste excellent? Il n'a presque pas besoin de la beauté. La candeur, l'innocence lui suffisent. J'ai vu Marie, disait un ami de Brizeux, un ami des premières années; elle n'était pas précisément jolie; mais il y avait chez elle une grâce singulière. Eh! que faut-il de plus? Les effets de la beauté, c'est par le charme, voilà le triomphe de l'esthétique bretonne, voilà l'art de Brizeux: art exquis, toujours sain, toujours noble, qu'atteindra jamais la littérature de ces villes aux tables qui sont les œuvres les plus parfaites de notre temps, et qui ne se trouvent jamais dans l'inquiétude.

Sa poétique était simple, parce qu'elle était vraie. Il aimait la vie avec ce qui la rend supportable, le goût du bien sous toutes ses formes. Il n'était pas de ceux qui se vantent d'avoir tué le sommeil. "Pour dormir, il n'avait pas besoin de ces narcotiques qui énervent plus que l'insomnie. Pour dormir, il n'avait besoin que de l'ombrage d'un chêne sur cette terre où l'on peut vivre et mourir solitaire." Il eut parfois des doutes; ses papiers vus après sa mort par des amis discrets en font foi; il condamna les feuilles où ils étaient déposés à rester inédites. Il est bien de lui ce vers si touchant :

Tous entendirent ces voix nul ne cerra ces pleurs

La poésie et l'amour, ces voix d'un autre monde, ne l'abandonnèrent jamais. D'autres cueillirent les fleurs du mal; lui, il n'a jamais que les fleurs du bien, ce qui relève, ce qui console cette pauvre humanité trop portée à se consumer. Son idéal est un temple ouvert à tous, et dont ne seraient exclus que "le lâche et le méchant."

Cette foi au bien le préserva des grandes erreurs modernes, le nihilisme, le pessimisme. Ce ne sont pas là précisément les maladies de notre race. La dose de foi robuste dont nous héritons, même réduite en nuages, nous soutient. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. Nous n'avons rien épuisé, car jamais nous n'allons jusqu'au fond de la coupe. Voilà pourquoi nous sommes frais pour la vie, quand tant d'autres sont fatigués de vivre. Pour passer aux idées modernes, nous n'avons pas à nous convertir. Nous y portons notre sincérité religieuse, notre fidélité, et surtout, ce dont le siècle a le plus besoin, notre bon sens, notre honnêteté.

Quand on est sûr d'avoir raison, on est doux contre l'injustice. Les temps furent très durs pour Brizeux. On n'accordait pas alors aux variétés provinciales ce droit de cité aussi large qu'aujourd'hui dans la grande littérature générale de la France. Timide comme tous les Bretons, Brizeux cherchait à inaugurer quelque chose qui n'avait pas encore sa place au soleil officiel. Il fut peu compris. Il désira à être de l'Académie, et l'Académie eut le tort de ne pas le nommer. Il resta toujours pauvre; mais il chanta jusqu'à la fin. Le confident de ses dernières heures, M. Saint-René Taillandier, a raconté comment il mourut avec l'assurance d'un grand cœur, content de son œuvre, plein de foi, et proclamant hautement son aversion pour tous les pharisaïsmes, pour toutes les hypocrisies.

Que vous avez bien fait, messieurs, de couronner par des honneurs publics cette vie si désintéressée, si haute, si pure! Ce bel endroit, rendu par le souvenir de Brizeux, sera pour votre ville un lieu de recueillement, un endroit pour rêver (la meilleure chose qui soit au monde), une oasis dans l'âpre désert de la vie moderne. Les soucis positifs de notre temps ne font que rendre la poésie plus nécessaire. Elle est, avec la religion bien comprise, le baume qui adoucit et console, la voix qui dit en nous: *sursum corda!* Elle aura ici sa place en quelque sorte consacrée. La visite de ce joli square sera un pèlerinage où l'on viendra chercher le repos dans la chaleur du jour. La statue de Brizeux sera pour vous un sanctuaire, un signe de rappel aux choses du cœur et de l'esprit. Vous aimerez cette place, et, chaque fois que vous passerez devant cette noble image, vous penserez au poète qui a mis votre âme dans ses vers, vous remercierez l'excellent sculpteur qui a su vous donner de Brizeux une image si accomplie.

DISCOURS DE M. JULES SIMON.

Messieurs,

Je ne puis être ici qu'un auditeur, je ne veux pas parler des vers de Brizeux, après deux poètes, — je dis deux poètes, parce que Renan est à la fois un érudit, un philosophe et un poète; je viens seulement, comme Breton et comme Lorientais, attacher une couronne au socle de la statue.

Notre siècle a vu d'autres grands écrivains bretons: Chateaubriand, Lamennais; mais celui-ci n'est pas seulement à nous: c'est pour nous qu'il a chanté et qu'il a vécu. La Bretagne a rempli ses œuvres et sa vie. Sa famille avait voulu en faire un homme d'affaires, un homme positif: quelle erreur! Lui-même a essayé d'être auteur dramatique. Le drame ne lui allait pas mieux que la procédure. Il était né pour écrire *Marie*, les *Bretons* et la *Fleur d'or*. Il est mort encore jeune, après les avoir écrits, semblable à ces arbustes qui ne produisent qu'une fleur, et se flétrissent aussitôt qu'elle est éclose.

Ce sol que nous foulons a vu plusieurs civilisations; il a traversé plusieurs gloires. C'est le pays des druides, si chers à Henri Martin, de Merlin l'Enchanteur et de la forêt de Brocéliande; c'est aussi le pays de Duguesclin, d'Olivier de Clisson, de Beaumanoir; celui de Duguay Trouin, de Surcouf. C'est le tien, généreux Bisson, dont j'ai vu dans mon enfance inaugurer la statue. Brizeux n'avait que le choix entre les épopées, et la pensée de raconter nos batailles, hanta, dit-il, un moment son esprit.

Ah! si j'avais vécu dans les âges antiques,
Lorsque le fer en main, pendant plus de mille ans,
Tu repoussais l'assaut des Saxons et des Francs
Te levant chaque fois, plus fière et plus hardie,
Toute rouge de sang et rouge d'incendie!
O grand Nomenoë, Morvan, rivaux d'Arthur,
Marchant près de vous la claymore d'azur,
Quels chants j'aurais jetés dans l'ardente mêlée!

Mais il se trompait, le doux poète, ou il ne parlait un moment de la Bretagne sanglante que pour l'éloigner à jamais de ses vers. Sa place n'était pas avec les Tyrtées. Il n'était pas non plus le poète de nos côtes terribles où les druides ont jeté les pierres de Carnac comme des géants qui jouent aux osselets avec des quartiers de rochers. Il était fait pour l'entendre, ô douce voix de la faiblesse, pour faire résonner sous ses doigts la belle harpe d'or, où les notes tristes alternent avec les notes joyeuses :

Mais ô calme riant des bois
Revenez dans mes vers adoucissez ma voix
Faites aimer ce que je vois
C'est là de tous mes vers la pieuse demande
Esprits des champs et de la lande
Versez en moi la paix pour que je la répande
Hélas! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour
Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie

Dans les plaines riantes de Naples, sur les bords du golfe enchanté, à deux pas du Pausilippe, il regrette son ciel brumeux, les chants doux et monotones qui ont bercé son enfance, les pèlerinages à la vierge du Folgoët, et les longs récits de la veillée, toujours les mêmes et toujours écoutés avec la même ardeur tranquille. Il semble qu'il ne soit assis un instant à côté du tombeau de Virgile que pour revenir, avec des ailes plus grandes, au pays d'Arvor. Il rapporta d'Italie la légende des *Bretons*, qui complète son œuvre sans en changer le caractère. *Marie* est l'idylle du printemps, belle comme une fleur sauvage; les *Bretons* sont le fruit d'un art plus exercé et plus maître de lui, peut-être un peu attristé dans cette dernière œuvre par les déceptions de la vie et le pressentiment d'une mort prématurée. C'est toujours la Bretagne, avec ses paysages et ses hommes décrite, comprise, expliquée, pénétrée dans sa tendresse profonde, dans sa calme et pieuse résignation, et dans l'inébranlable solidité de sa force morale. Quel est celui des compagnons de sa jeunesse qui ne retrouve, en le lisant, les chemins creux qu'il a parcourus il y a cinquante ans, les parfums qui embaumaient l'air, les jeunes cœurs sur les quels il s'appuyait, et ces vieux cantiques entonnés le soir avec tant d'élan et de ferveur, dont les paroles aujourd'hui nous font sourire et dont le souvenir nous fait pleurer? Jamais évocation ne fut plus puissante et plus émouvante. On sent palpiter le cœur de la patrie.

Voyez cependant: si Brizeux revenait au milieu de nous, le mouvement des cinquante dernières années le remplirait à la fois de joie et d'inquiétude. Le roc séculaire a été fortement secoué. La civilisation moderne nous assaille de toutes parts; elle fond sur nous comme une invincible armée, par les écoles, par les lois, par les chemins de fer, par l'industrie, par la langue; elle emporte ces vieilles chansons que tu aimais, poète, cette langue bretonne que tu as parlée, et dans laquelle tu as composé des chants populaires; elle jette au rebut ces costumes si longtemps portés par nos pères comme des symboles de notre fidélité et de notre obstination nationales; elle proscrit ces usages quatre fois séculaires auxquels nous tenions comme aux rites de la famille, et, pénétrant jusqu'à nos âmes, elle s'efforce d'entamer les vieilles croyances qui, chez nous au moins, identifiées à nos traditions et à nos luttes nationales, semblaient à jamais invincibles. La Bretagne est comme notre mont Saint-Michel. — *Saint Michel au péril de la mer*, — à qui les flots faisaient une ceinture, et qu'une digue nouvellement construite rattache au continent, en augmentant sa richesse aux dépens de sa beauté.

Choisissons ce moment pour consacrer, par la statue de Brizeux, le souvenir de la vieille Bretagne et pour en ranimer le culte. Rassurons-nous, elle ne périt pas, elle change à peine; la transformation est toute de surface. Nous recevons avec joie les bienfaits de la civilisation, mais nous gardons en nous le cœur de nos pères. Nous sommes comme eux la race courageuse, la race pacifique qui ne sait ni reculer, ni trembler, ni se parjurer :

La race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle s'écrie: [Je veux!]
Le vrai sang de tes fils coule encore dans nos [veines,
O terre de granit, recouverte de chênes!

POÉSIE DE M. FRANÇOIS COPPÉE.

A BRIZEUX.

Pour chanter la Bretagne et sa belle légende,
L'écume de la mer et la fleur de la lande,
Entre tous la Muse t'élut,
Mais, loin du vieux dolmen, loin des flots pleins [d'épaves,
Nous aussi nous aimons tes poèmes suaves.
Brizeux, barde d'Arvor, salut!
Moi le Parisien, le troublé, le sceptique,
Je suis, devant les fleurs de ton bouquet rustique,
Grisé du parfum pénétrant.
Tes vers ne sont qu'amour, religion, nature;
Ton cœur resta naïf, ta pensée était pure,
Et je t'envie en t'admirant.

Chrétien, tu n'as jamais oublié tes prières
Et tu passes sans voir, dans nos cités de pierres
Toutes les fanges du pavé.
Tendre et fidèle esprit, tu chantais comme on prie
Et répétais tes noms d'Arvor et de Marie
Comme le Pater et l'Avé.

Oh! comme il a senti profondément tes charmes,
Pays mouillé, touchant comme un village en [larmes!
Qu'il vous aimait, landes, rochers,
Arbres que l'Océan courbe sous ses haleines,
Et vous surtout, Bretons, cœurs fertes comme vos [chênes,
Et pieux comme vos clochers!

Vous l'honorez, c'est bien. Mais, devant cette [image,
Le pays tout entier s'associe à l'hommage
Et veut s'incliner aujourd'hui.
Ce simple et doux Brizeux, c'est notre Théocrite
Son œuvre en notre cher langage fut écrite.
Tous les Français sont fiers de lui.

Et nul ne fait entre eux la moindre différence.
N'est-ce pas, ô poète! Et si, pour notre France
Revenaient des jours périlleux,
Nous partagerions tous sa gloire ou sa misère,
Et Jean Chouan donnerait les grains de son [Rosaire
Pour charger les fusils des Bleus.

Quand Paris assiégé poussait de sombres râles,
Ils étaient avec nous, les Bretons aux yeux pâles,
Aux longs cheveux couleur d'épi;
Et ces braves enfants — on s'en souvient encore,
Portaient, en défendant le drapeau tricolore,
Les hermines de leurs képis.

Donc, Bretons et Français, honorons le poète.
Et de plus gardons tous de cette noble fête
Un salutaire enseignement.
Il fut errant, malade et misérable presque,
Celui que vous voyez, dans ce lieu pittoresque,
Se dresser sur ce monument.

Mais qu'importe la vie et son dur esclavage,
Barde, si le laurier mêlé l'ajonc sauvage
Orna ton cercueil de sapin
Et si, trente ans plus tard, jugeant ton œuvre [bonne,
La Postérité vient qui fait justice et donne
Du marbre à qui manqua du pain!

Quand de tant d'orgueilleux la gloire est abattue
Tu triomphes, poète, et voici ta statue!
Ton nom plane sur les sommets.
Le curé d'Arzannô le disait bien en prône
"Celui qui jette bas les puissants de leur trône
Prend l'humble et l'exalte à jamais."

C'est par de tels discours, par des danses rustiques, par des toasts et des réjouissances, que le poète est célébré, trente ans après sa mort, dans la ville où il naquit le 12 septembre 1803, de parents originaires de l'Irlande et établis depuis 1688 sur le bord de l'Ellé, aux confins du pays de Vannes.

Un mot d'enfant qu'on nous certifie authentique:

A l'Hôtel de France d'une station thermale des Pyrénées, le patron est occupé à jeter du pain à des truites qui, dans un immense bassin au milieu de la cour, attendent le court-bouillon.

Un gamin d'une douzaine d'années, chargé de paquets qu'il porte à des destinataires, s'arrête et regarde.

Le patron, pour lui faire comprendre qu'il a tort de ne pas continuer sa route, cesse de donner à manger à ses truites, et, se tournant vers l'enfant, lui dit avec l'accent du terroir :

— Eh! petit! c'est drôle, n'est ce pas, de voir manger des truites?

— Oui, sans doute, répond l'enfant, mais à quelle heure les faites-vous boire?

Tête de l'hôtelier.

LE FUSIL ÉLECTRIQUE AMÉRICAIN. — Le capitaine Doy, du 5e régiment, vient de présenter et d'expliquer à l'Institut américain la manœuvre d'un nouveau fusil électrique.

La batterie est placée dans la crosse et est analogue à celle employée dans les allumeurs électriques bien connus et qui peuvent manœuvrer plus de vingt mille fois sans être rechargés.

L'usage de l'électricité comme moyen de percussion permettra, on le pense, du moins, l'emploi avec ce fusil de nouveaux explosifs à grande percussion, expérimentés avec succès il y a peu de temps.

Une remarque curieuse.

Dans l'*Immortel*, il se trouve que M. Alphonse Daudet a prévu et raconté textuellement, six mois d'avance, la principale péripétie du duel Boulanger.

Paul Astier, en effet, a le cou percé. Il a glissé, dit le livre, en se fendant. Le sang coule abondamment. Arrivent les médecins.

— Blessure ou piqûre? demande Astier.

La Faculté répond :

— Piqûre. Veinard que vous êtes! Mais il s'en fallait de ça. Nous avons cru la carotide ouverte.

N'est-ce pas curieux?

Tomy a accepté, de toute la force de son innocence, la légende de la naissance des enfants sous les choux.

Comme il est logique, il descend, un jour, au potager et, croyant ne pas être vu, se met à détériorer les choux à coups de pied et à coups de poing.

— Pourquoi donc que vous faites cela, monsieur Tomy? lui demande le jardinier.

— C'est, répond le jeune homme, parce que je ne veux pas avoir de petits frères ni de petites sœurs.

Et il continue son travail.

Un riche Brésilien; qui envoie son fils à Paris pour faire ses études, lui ouvre, chez son correspondant, un crédit illimité.

— J'espère bien, jeune homme, lui dit celui-ci, que vous serez sage et ne le dépasserez pas!

On annonce la mort de Bellinguet, que Napoléon III n'eût probablement pas laissé mourir au bagne.

Que de souvenirs rappelle ce nom! Naturellement on a saisi l'occasion pour établir un parallèle entre Napoléon III, en 1851, et le général Boulanger.

Complétons-le par un mot historique de M. Thiers, qui croyait aussi peu à l'établissement de l'empire qu'à l'avenir des chemins de fer.

En 1851, M. Thiers dînait à côté de M. Disraëli, qui lui a demandé ce qu'il pensait de la popularité du prince Napoléon.

— Pff...., déclara M. Thiers, je l'ai étudié de près et de loin. C'est un homme absolument nul, qui n'arrivera jamais à rien!

Un an après, il était empereur.

A la Grande-Chartreuse.

Un Père menuisier. — Robes roses. — Le plus méchant des oiseaux de proie. — Les principes et la conduite. — Une fête militaire. — Un instrument de vengeance. — La condition imposée par le prêtre. — Sur le terrain. — Comment un officier se fit Chartreux.

A la Grande-Chartreuse, on n'enterre pas les morts; la pioche et la bêche ne pourraient fendre le sol glacé. Le moine qui a cessé de prier et de méditer parce qu'il a cessé d'être, est enveloppé, nu, dans un linceul; le corps est placé debout contre la muraille d'un caveau ouvert sur un de ses côtés, de telle sorte que le souffle des neiges y circule librement. Là-haut, on prie pour l'âme de l'absent, personne ne visite sa dépouille.

Si on la visitait, on verrait peu à peu s'affaisser les plis blancs qui la renferment. Un jour vient, après des mois, quelquefois des années, où, sous le linge funèbre, il n'y a plus qu'un tas d'ossements. Alors, si l'on entre dans le caveau pour y déposer les restes d'un autre religieux, on s'aperçoit que l'heure est venue pour le plus vieux de ces deux morts. On jette le paquet d'os dans un ossuaire. Les généraux de l'ordre seulement ont droit à une tombe; une croix de pierre la surmonte.

Le religieux pendant sa vie habite un logis nu, d'où il ne sort que le jeudi, pour une promenade en montagne, tous les jours et deux fois pendant la nuit pour se rendre aux offices. Ce logis est composé de trois pièces: la cellule, la cuisine où il prépare lui-même ses repas, et l'atelier, car il doit avoir fait choix d'un métier manuel pour tuer le corps et empêcher l'esprit de courir en bas vers le monde des vivants et vers la plaine.

Celui dont on me conta l'histoire, l'autre jour, s'est fait menuisier.

On me la conta, cette histoire, tandis que j'essayais de gravir la belle montagne pastorale de Chamrousse, d'où nous espérions gagner la croix de Belledonne, à 3,000 mètres; la neige nous chassa, et nous voilà redescendus à Uriage, dans une riante corbeille de verdure dont les bords relevés en escarpements, couverts de sapins, disparaissaient sous des nuées ardoisées ne nous disant rien qui vaille. La neige qui tombait sur les cimes allait ruisseler en pluie sur la vallée.

Cependant, sous un bocage de platanes abritant un orchestre, des étudiants de Grenoble faisaient danser des Anglaises en robes roses.

Au-dessus du vieux donjon, habilement restauré, qui domine ces belles pelouses, se voyait encore une nappe bleue; un dernier rayon en descendait sur le bois noir. Dans le cercle étroit de lumière planait à une hauteur prodigieuse, en plein éther, un large point sombre. Le vautour, car c'était le grand Gypaète barbu des Alpes, bien plus puissamment armé que son cousin, le vautour des Pyrénées, paraissait immobile; sûrement, il guettait une proie. Ce rapace a la mauvaise réputation d'attaquer l'homme; je ne sais s'il la mérite.

On dit que du poids énorme de ses ailes, car il a trois mètres d'envergure, il pousse sa victime dans le précipice; après quoi, il y descend tranquillement pour en faire son repas. Cette manière n'est pas étrangère aux humains; nous faisons rouler dans le fossé l'ennemi qui nous ferait obstacle; le bipède sans plumes est encore le plus méchant des oiseaux de proie.

Mais je reviens à l'histoire de mon Chartreux.

* *

Il avait été officier. C'était un homme très pieux qui, jusque-là, n'avait pas mis précisément sa conduite en accord parfait avec ses principes, car il entretenait une maîtresse. Un jour, il trouva chez elle un petit homme, blond et noir, de ceux qui plaisent souvent mieux aux femmes qu'un beau compagnon de tranche allure et bien planté. Ce visiteur lui parut suspect, il le mit dehors; puis il dit ce qu'il fallait dire à la créature et la congédia. Pas un moment il n'avait hésité devant cette exécution nécessaire.

Cependant, on croyait, au régiment, qu'il l'avait beaucoup aimée. Sans doute, était-il de ceux en qui le mépris tue l'amour; ceux-là sont rares. Les officiers, ses camarades, avaient de l'expérience et le savaient bien. Ce qui est certain, c'est qu'il ne parla plus jamais d'elle; il ne la remplaça point. La fille était partie avec le petit homme. Le bruit, peu de temps après, se répandit qu'elle avait eu l'adresse de se faire épouser. Notre officier l'apprit peut-être, et n'en témoigna rien. Ses camarades se surent et ne lui en soufflèrent mot. A quoi bon?

Le régiment tenait toujours garnison dans la même ville au pied des Alpes. Un soir d'été, il y avait eu fête militaire; le grand fort [illegible] des fusées, tandis qu'une retraite aux flambeaux parcourait les rues. Les officiers, après le tumulte, se trouvèrent sous au café du Connétable, et le capitaine Lapeyrade, c'était le nom de celui qui devait être Chartreux, fumait un cigare, au fond de la première salle, rêvant à demi, et, suivant sa coutume, ne parlant que fort peu. Un homme entra; un petit homme qui, d'abord, consulta un garçon chargé d'un plateau, puis se dirigea tout droit vers le capitaine et le souffleta.

Sous cette injure inattendue, Lapeyrade se redressa d'un bond et saisit l'agresseur; ses camarades le lui arrachèrent: — "Tiens-toi tranquille, Lapeyrade, disaient-ils; ne le reconnais-tu pas? C'est le mari de ta maîtresse, et il faut sûrement qu'elle en ait fait un fou. Il suffit de le jeter dehors avec le châtiment qu'il mérite.

— Ne le touche pas, dit-il. Si vous l'acceptez, comment pourrai-je lier mon épée à sienne?

Le petit homme, blême, les dents serrées, se débattait entre des mains si rudes. Certes, la créature à laquelle il s'était un jour résolu à donner son nom, avait fait de lui un fou; elle avait "longuement aiguisé" cet instrument de vengeance; elle avait attisé le feu de colère qui couvait en ce myrmidon amoureux et méchant. Rien de si aisé que d'exciter sa rage: "— Comment peux-tu laisser vivre un homme à qui j'ai été? Il faut que tu n'aies point de cœur!...."

Peut-être avait-il longtemps résisté; mais elle ne lui accordait plus que le mépris et les injures; en cédant, il retrouvait les caresses.

D'un signe, il fit voir à la porte du café deux compagnons immobiles qui attendaient l'issue de la bagarre; il avait amené ses seconds. Les deux plus anciens capitaines demandèrent à assister leur camarade.

Lapeyrade, indifférent en apparence, avait repris sa place et son cigare. Il disait: — Je le tuerai. J'y aurai regret, mais j'y suis bien forcé. Le misérable l'aura voulu.

*

Jamais il n'avait eu d'affaire, étant de l'humeur la plus douce et la plus sage. Souvent, il s'était expliqué à ce sujet, disant qu'il craignait par-dessus tout le duel qui embarrasserait sa conscience, mais reconnaissant que les cas sont nombreux où un soldat ne peut se dérober. Sûrement, il n'avait point prévu celui-là.

Le combat devait avoir lieu le lendemain, à dix heures, dans un pré, derrière un bouquet de bois, au pied du Grand Fort, au bord de la rivière qui roule un flot puissant, mais toujours maussade et noir. Le capitaine Lapeyrade se leva à sept heures, et, d'abord, rédigea son testament, car il était riche et il avait des parents pauvres qu'il aimait.

Après quoi, il sortit justement pour mettre sa conscience en règle. Il était très pieux; je l'ai dit.

Le prêtre qu'il alla trouver avait quarante ans au plus. C'est l'âge encore de l'indulgence; il sourisit en écoutant la confession du soldat et tenait attaché sur lui ses yeux doux et clairs : — Il est heureux que je devine ce que vous venez me demander, lui dit-il, car vous ne l'expliquez pas bien nettement. Vous avez vécu soumis à peu près à la loi de Dieu et vous n'ignorez pas qu'elle défend l'homicide. Or, la mort que l'on donne à l'un de ses semblables dans un duel c'est un homicide déguisé qu'au regard de ceux qui interprètent les lois humaines. Je ne vous donnerai donc, qu'à une condition unique, l'absolution que vous souhaitez: vous engagez-vous, dans le combat, à respecter la vie de celui qui vous a offensé.

— Mais, balbutia le capitaine, comment alors le punirai-je?

— Je ne vous interdis pas de le punir. Il l'a mérité peut-être; ceci est une question dont je n'entends pas être juge. Mon regard s'élève plus haut. Je vois en vous un soldat qui ne peut supporter l'outrage sans déshonneur; je vois, si vous ne le laviez point, votre carrière rompue, car vous seriez obligé de résigner votre grade; je vois un bon serviteur dont la patrie serait privée. Pour toutes ces considérations, je prends sur moi — et c'est une responsabilité redoutable — de vous autoriser à tirer l'épée. Mais la condition que je vous impose est étroite, elle est absolue. Dieu a dit: Vous ne tuerez point; promettez-vous d'observer le commandement de Dieu?

— Je le promets, fit le capitaine d'une voix basse, les poings serrés.

— Je vous absous, dit le prêtre. Si c'est vous qui recevez un coup mortel, vous serez en état de paraître devant notre juge à tous. Allez en paix.

* *

— Lapeyrade, dit un des seconds à l'oreille du capitaine lorsqu'il lui eut mis l'épée en main, vous voilà bien pâle, mon camarade. Qui sait pourtant mieux que moi que vous êtes ferme? J'ai chargé deux fois auprès de vous.

— Lapeyrade, fit l'autre second; garde à vous, mon cher!

Les épées étaient engagées. Le petit homme noir se rua en avant; il n'eût tenu qu'au capitaine d'en finir d'un coup avec un adversaire qui lui faisait si beau jeu, et le capitaine rompit. Il était si évident qu'il le ménageait que celui de ses deux amis qui avait parlé le premier tout bas ne put retenir un grognement sous sa moustache.

C'était à la fois un avertissement et un blâme. Cela voulait dire: — Camarade, un officier souffleté n'a point le droit de faire grâce. Notre honneur à tous est dans vos mains; qu'en faites-vous?

Lapeyrade n'avait que trop bien compris; il était livide. L'adversaire chargea de nouveau avec la même fureur; mais, cette fois, il rencontra un mur de fer et ce fut lui qui recula. Le sang était remonté soudain au visage du capitaine; il ne fit qu'étendre le bras; le petit homme noir reçut l'épée en plein cœur et s'affaissa.

— Bien touché! murmura un des deux officiers.

L'autre s'approcha de son client qui avait laissé tomber son arme sanglante et qui riait en la regardant d'un air égaré :

— Lapeyrade, qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? dit-il.... J'ai volé l'absolution.

Et, d'un pas lent il, qui devait pourtant le chemin, il s'en alla vers la ville, tout droit au logis de l'abbé. Tous deux eurent ensemble un long entretien. Le capitaine sortit, se rendit chez lui, rédigea sa démission qui partit le soir même pour Paris.

Personne ne le vit qu'aux heures du service, durant une semaine; personne ne put se vanter de l'avoir entendu prononcer un mot. Le huitième jour, la réponse du ministre arriva, la démission était acceptée. Lapeyrade quitta la ville, le lendemain avant le jour.

Ses camarades de l'[illegible] n'apprirent que le mois suivant où il était allé; une grande discussion s'éleva entre eux et dura tout un autre mois. La résolution de Lapeyrade avait peu d'approbateurs. Le parti le plus nombreux demeura celui qui disait en souriant: — Était-ce la peine de se faire Chartreux?

(Tiré de la *Liberté*.)

En cour d'assises.

On vient de juger un affreux gredin convaincu d'une demi-douzaine d'assassinats sur la grand'route.

Malgré des preuves accablantes, le jury l'a déclaré non coupable. Un coup de marteau, le président prononce sa mise en liberté.

Le chef du jury demande la parole.

— Que désirez-vous? interroge le président.

— Mon magistrat, si c'était un effet de votre bonté, je désirerais que l'on garde l'acquitté en prison jusqu'à demain matin, parce que, pour retourner chez moi, j'ai un bois à traverser ce soir.

On arrête un filou de quinze ans, qui faisait partie d'une bande de voleurs.

Le jeune échappe fond en larmes.

— Voyons, fait le bon gendarme, on ne te tuera pas parce que tu as volé un foulard!

— C'est pas ça, murmure l'autre, mais mes chefs étaient contents de moi, j'allais passer aux montres.

Les enfants terribles.

Toto est sans pitié pour sa mère.

— Maman fait ce qu'elle a mal aux cheveux, elle les ôte!

Croyez-vous aux esprits?

Cette question, que l'on supposait d'une autre époque, est plus en situation que jamais.

Un grand congrès international de spirites se tiendra à Barcelonne dans le courant de ce mois. Cette réunion sera des plus intéressantes: on attend, parait-il, un nombre considérable d'assistants. Une foule de savants de tous les pays, croyants ou non, se proposent de suivre les travaux de ce congrès.

Aux bains de mer.

Le dernier des rares touristes venus sur la plage cause avec un baigneur:

— Eh bien, la saison est finie. Il n'y a plus personne?

Oui, répond le baigneur; la clientèle est partie. Il ne reste plus que les noyés!

Boireau, qui vient d'assister à l'agonie d'un de ses meilleurs amis, raconte qu'au chevet du mourant il a rencontré Y...., le plus gai des vaudevillistes.

— Eh bien! et Y...., est-il aussi drôle qu'on le dit? demande un assistant.

— S'il est drôle! répond étourdiment Boireau, nous n'avons fait que rigoler tout le temps!

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 29 septembre 1888.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$896,023 00	$93,975 00
Même temps la semaine dernière	$81,104 00	$96,383 00

MONNAIES ÉTRANGÈRES.

Dollar mexicain	74½	
Pièces de 5 francs	800	
Pièces de 20 francs	$3,80	3,90
Souverains	4,80	4,90
Pièces de 10 thalers	7,50	
Doublons espagnols	15,40	
Doublons patriotes	15,35	
Doublons mexicains	15,35	
Pièces de 20 pesos mexicaines		19,40
Or de l'Amérique du Sud		3½c par pce
20 marcs prussiens	4,60	4,75
Or de la Californie		7 a 8 0/0 esc
Or américain poids léger		4¾
Or américain, mutilé		3 0/0 d'escompte

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans — L'argent est en bonne demande et ferme avec la quantité disponible modérée.

Papier exceptionnel de A1		7 — 8
Prêts sur garanties collatérales		7 — 8
Time do do		7 — 8
Papier à court ouvert		6 — 8

New York — Taux de l'argent à 2 pour cent. Londres — Taux de la Banque d'Angleterre 4, consols 97 3/16 à 97⅝; argent en lingots 43⅛; U. S. 4 — 131½. Paris — Rentes 83 07½.

CHANGE.

STERLING — Commercial $4.84 5/16. Le STERLING est facile. [illegible] 481¾ a 485. Traites de banque [illegible] 485.

Les FRANCS sont faciles. Francs commerciaux 5,26¼. Traites de banque 5,21¼.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme. Traites de commerce $1.25 d'escompte. Traites de Banque au pair. Les banques tirent des chèques $1 00 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant l'appel de 11 a. m.

10 actions du Carrollton RR. Co........ 85½

Appel de 11 A. M.

20 actions N O Gaslight Co		97
25 do do do (Thursday)		97
47 actions du La Ice Man'f Co		6¾
25 do do		6¾
$14,000 Bons à primes		134½

Entre les appels de 11 a. m. et de 1 p. m.

50 actions de UC Slaughterhouse Co	36½
10 actions du Carrollton RR Co	85½
5 actions de N O Gas Light Co	97

Sales of Unlisted Securities.

20 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	10
20 do do do	10⅛

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Bank of Commerce	16	9	9½
Canal & Banking Co	100		
Citizens	100		
Germania National	100	175	185
Germania Savings	100	156	
Hibernia National	100	153	
Louisiana National	100	145	155
Metro. Loan & Savings	100	120	
Mutual National	100	131	133¾
N O National	100		
People's	50	68	71
State National	100	107	
Union National	100	115	
Whitney National	100	18	

Compagnies d'assurances.

Orleans	100	31	40
Factors and Traders Ins	100	56	57
Firemen's	100		
Germania Ins Co	100		112
Hibernia Ins	100	65½	68
Home Ins	100	75	80
Lafayette	50	63½	
Merchants Mutual	100	50½	56
Mechanics' and Traders	100	110½	
N Orleans Ins Ass	30	17	24
N Orleans Ins Co	30	19½	25
New Orleans Mutual Insurance	100	116½	
Southern Ins Co	100		
Teutonia	100	119	

Chemins de fer urbains.

Carrollton	100	85½	86
Crescent City	100	67½	68½
Canal and Claiborne	100		
New Orleans City	100	106	
[illegible]	50	60	65
St-Charles Street	50		

Actions diverses.

Bienville Oil Works Co	100		
C C Slaughterhouse Co	50	36½	36¾
Imp Bonded Warehouse	100		
Jeffer City Gas Light Co	100		
Consumers' Ice Co	100		
Louisiana Ice Man Co	20	6½	6¾
Lafayette Lottery Co	100		
La Oil Co	100		
Metairie Cemetery Ass	100		
N O Gas Light Co	100	96½	97
S O Waterworks Co	100	66½	67½
Planters Crescent Oil Co	100		
Sugar Shed Co	60		
Southwestern Brush Elec Light Co	100		
Louisiana Electric Lt Co	100		
Jockey Club	100		

Bons d'Etat.

Louisiana 4's	90¾	91¼
Louisiana 2's		

Bons de ville.

Primes	134¾	135¼
[illegible]		
Consolidated 6's		109¾
Consolidated Extended		
Street Imp 6's		110
[illegible]		104
City 6 Gol Ctsfor Consol Coup		
City 5	99½	100

Bons divers.

Cotton Exchange Block; Produce Exchange Stock; [illegible]; C 5 4 000 — 130½; [illegible]; Jackson RR 1st mort. cons.; Morgan's L & T 1st gold mort; Tex. & Pacific RR 1st gold mk; Crescent City Hotel Co mort; N O City RR Co cons — 130½; St-Charles St RR cons; N O Waterworks Co mort; La Ice Mfg Co; Lease & Cotton Press mort; Le Electric Lt 1st mort.

Certificats et Warrants.

State Warrants Ords. 1884 ... 1887, 1888; Police Cts; School Cts; City Scrip; Jan. La. Cie. de State Cencils; Unpaid State Coupons No 13; Unpaid State Coupons prior to No 12; Unpaid City Coupons; Half paid Coupons; State School Warrants.

Unlisted Securities.

Mex. Int. Imp. (Lottery) Co	10	10½

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crescent Ins. 6 New Stock. Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL,

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 750 balles, comprenant 500 balles après 2.30 p. m. hier.

Le marché est facile.

Les cotons tachés sont de ½ à ⅛c plus bas que les cotons blancs.

Livré sur contrats. — balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	7¼	7 5/16	7¼
Ordinary	7⅝	7 13/16	7⅝
Good Ordinary	8⅝	8 9/16	8½
Low Middling	9¼	9 5/16	9¼
Middling	9 13/16	9⅞	9 13/16
Good middling	10¼	10 5/16	10¼
Middling Fair	10⅝	10 11/16	10⅝
Fair	11¼	11 9/16	11¼

FUTURS.

Calmes. Octobre 9.31 à 9.32; novembre 9.18 à 9.19; décembre 9.19 à 9.20; janvier 9.27 à 9.28; février 9.36 à 9.37; mars 9.44 à 9.46; avril 9.54 à 9.55; mai 9.63 à 9.64; juin 9.72 à 9.73; juillet 9.80 à 9.82. Les ventes se montèrent à 8,500 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans 9 13/16; à Galveston 9 11/16; à Mobile 9 11/16; à Savannah à 9⅝; à Charleston 9 13/16; à Wilmington 9⅝; à Norfolk à 10; à Baltimore à 10¼; à New York 10 7/16; à Boston à 10⅞; à Philadelphie à 10⅝; à Memphis 9⅝; à Augusta 9⅝.

MARCHÉ DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable. Cotes: Middling Uplands 10 7/16; Middling Gulf 10 9/16.

FUTURS

Stables. Octobre 9.64 à 9.65; novembre 9.66 à 9.67; décembre 9.68 à 9.69; janvier 9.76 à 9.77; février 9.81 à 9.85; mars 9.93 à 9.94; avril 10.02 à 10.03; mai 10.10 à 10.11; juin 10.17 à 10.18; juillet 10.23 à 10.25.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET. — A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 65,375 balles; même temps l'année dernière, 121,877 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 332,915 balles; même temps l'année dernière 286,807 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER — De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 22,548 balles; même temps l'année dernière, 48,121 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 161,321 balles; même temps l'année dernière, 292,363 balles.

STOCKS. — A la Nouvelle-Orléans, 47,698 balles; même temps l'année dernière, 75,789 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 161,923 balles; même temps l'année dernière, 292,536 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Lourd et irrégulier.

Cotes — 5⅜d pour le Middling Uplands et 5⅜d pour le Middling Orleans.

FUTURS

4 p. m. — A peine stable.

MARCHÉ DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes — 73 fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 71 fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE —

Ventes 22 barils et 9 boucauts de sucre et 147 barils de mélasse.

OPEN KETTLE. — Nominal.

Choice, Strictly prime, Prime, Fully fair, Good fair, Fair, Good common, Common, Inferior — Nominal.

CENTRIFUGAL — Fort.

Plantation granulated; Off granulated; Choice white; Off white — 7 9/16; Gray of white; Fancy yellow clarified; Choice yellow clarified; Prime yellow — 7 9/16; Off yellow; Seconds — 5¾ a 6 13/16.

MÉLASSE — Open kettle nominal.

Fancy, Choice, Strict prime, Good prime, Prime, Good fair, Fair, Good Common, Common, Inferior — Nominal.

CENTRIFUGAL — Stable.

Fancy, Choice, Strictly prime — Nominal; Good prime — 21; Prime — 18; Good fair 16 — 17; Fair 16 — 17; Good common 10 — 15; Common 10 — 15; Inférior 10 — 15.

SIROP — 30.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange.

RIZ ECALE — La demande est bonne.

Prime — Nominal; Choix 4¾ à 5; Fair 3¾ à 4¼; Ordinary 3¼ à 3½; Commun 3 à 3¼; No 2 2¾ à 2¾.

RIZ BRUT — La demande est bonne. $3 25 à 3 50 le sac.

RIZ POLI — Par ton. $13 00. SON — Par ton $7 00.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en première mains. Les détaillants demandent ⅛ à ¼c de plus.)

FARINES.

A LA BOURSE.

[illegible]. Patents $5 60, extra fancy $4 95 à 5 00, fancy $4 75 à 4 85 le baril; choix $4 50 à 4 55.

FARINE DE MAIS — $2 45.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE sur ORDRE — Winter wheat [illegible] $5 60 à 5 60 le baril; extra fancy $5 15 fancy $4 75 à 4 85, choix $4 45 à 4 50, Minnesota flour, bakers à $5 50 patents $6 45 à 6 75.

FARINE DE MAIS — $2 50. CREAM MEAL — Choice $3 50. GRITS — Choice $3 10 à 3 20. HOMINY — $3 50 le baril. FARINE DE SEIGLE — $3 70. OAT MEAL — Coarse $6 50 à $6 00 le baril. OAT FLAKES — $6 50.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — On cote 51 à 52 pour le blanc, — à 53 pour le mêlé et — pour le jaune.

AVOINE — Ile l'Ouest 34 à 34½, du Texas — à —.

SON — 95 à 97½.

FOIN — Prime $14 50 à 15 50, Choice $16 00 à 16 50.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: mais 2 à 3c de plus par boisseau, avoine 2 à 3c de plus par boisseau, son à 2c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonne.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Cotes officielles de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont fermes.

MESS PORK — $16 25 à 16 37½.

VIANDES SALÉES SECHES — Epaules 8¼ à 9; short clear sides — à — short rib sides 9⅝ à 9¾; long clear 9⅝ à 9⅞.

BACON — Epaules 9 à 9¼ short rib sides — à 10¼, long clear sides — à 10⅛ short clear sides — à —.

GRAISSE — En tierçons, refined, 9⅞ à 10.

JAMBON — 13½ à 13¾.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS — Jobbing — Prime mess à $16 50, pig pork $8 25 à 9 50 le demi-baril, à $16 50 le baril; extra prime and rump pork à $16 00. Plain or canvassed shoulders 9 à 9¼. Boston cut shoulders fancy, small, à 10¼, pic-nic à 9¼. S. C. breakfast bacon 13 à 13; choice to fancy, S. C. hams 13 à 14.

BŒUF — Jobbing — Extra plate beef $10 50 à $11 00, plate beef $9 50 à 9 75 en baril; extra plate $5 50 à 5 75 en demi-baril; extra mess $4 50 à 4 75; extra mess beef à $8 50 le baril. New York Fulton Market à $6 00 à 6 25 le demi baril.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFÉ — Prime 16¾ à 17; good 16¼ à 16½; fair 15½ à 16; ordinary 14¼ à 14¾; commun 13¼ à 13¾ la livre.

THÉ — Extra Formose, 35c à $1 60 la livre; choice to fine 40 à 60c, fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 50c à $1 00; Gue to choice [illegible]; young and young hyson, 35 à 50; gunpowder, fair to fancy 20 à 20.

BEURRE — Western Creamery — Extra — à 26; extra firsts à 23, firsts — à 18 seconds — à —; Western Dairy — Extra 16 à 17c, extra firsts à 15, firsts — à —; seconds à 14. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE — New York creams, fancy, 11; Western Cheddars full cream à 9¾; Young America's full creams à 11; Western twins full cream fancy, à 10¾; Ohio flats, fancy full cream, à 11; Ohio flats best skims choice — à —; Western flats, skims, à — à —.

SEL — De la Louisiane — City Coarse 75c; City Fine 95c; City Crushed 75c; Rock Salt le la livre; pocket Salt 1¼ à 5 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR — Full weight 9½ à 9¾ la livre.

AMIDON — 2¾ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ¼ à ½c de plus par livre.

DU PAYS — Oranges de la Louisiane — à —. Pommes $1 25 à 2 25 le baril; pacanes du Texas 10 à 12; pacanes rouges du Tennessee 4 à 6c la livre; de la Virginie 7c; raisins secs de la Californie $2 35 la boîte; muscatelle $2 60; pêches 15 à 20c per 1/3 bushel box; melons $12 00 à 15 00; raisins nominaux; poires Bartlett $4 50 à 11 00 le baril.

ETRANGERS — Oranges du Honduras à $16 00 le 1000. Oranges impériales — à — la boîte, oranges de Palerme — à —; oranges de Messine — à —. Citrons de Messine $3 25 à 3 75. Citrons de Palerme $2 25 à 3 75. Raisins de Malaga Londres Layers par boîte $3 25; par demi-boîte — par quart de boîte — c. Ananas $2 00 à 2 50 la douzaine; bananes 75c à $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime. Dattes 5¾c la livre; Dattes persanes 6¾c la livre en boîte, Fard dates 6c. Currants 7 à 8c la livre; Figues sèches layers 15 à 16c la livre; Pruneaux 7c la livre; Citrons 22c la liv.; Amandes Tarragone 17c la livre; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 11c; Noix de Naples 16c; Noix de coco $25 00 le 1000, de place en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton en $11 00 tourteaux — à — par long ton shipside, farine de graine de coton, ville et campagne, jobbing au dépôt, — par short ton. Huile de coton crue 33 à 34 le gallon; huile raffinée — à —.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et le à 1c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 60.

PATATES DOUCES — $1 50.

OIGNONS — De l'Ouest $1 75 le baril.

AIL — 15 à 20c par string.

CHOUX — 7 à 8c par tête.

CHOUCROUTE — $3 50.

HARICOTS — Choice Northern à 4; Red kidney choice — à —; New York red kidney à 4; western white kidney à 4; pois verts à —.

VOLAILLES — Les prix suivants sont demandés: de 15 à 2c de plus que les prix suivants par douzaine de volailles, et de 1 à 1½c de plus par douzaine d'œufs. — Grosses volailles de l'Ouest $4 25 à 4 75 la douzaine; poulets $2 00 à 4 00; canards $2 50 à 3 60; oies $4 00 à 4 50; dindes $14 00 à 18 00. Les grosses volailles de la Louisiane $2 00 à 3 50; poulets $1 50 à 2 00; canards $2 00 à 2 50; oies $3 50 à 4 50; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS — Ceux de l'Ouest 16 à 17c; ceux de la Louisiane 16 à —.

SUIF — 5½ à 6c la livre pour celui de la ville, 4½ à 5 celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE — Prime yellow 18 à 19c la livre.

MIEL — Extrait 30 à 40c le gallon.

LAINE — [illegible] 10 à 12c la livre; Louisiane claire 18 à [illegible] lake 20 à 21c.

PEAUX — [illegible] — 70 livres et au-dessus [illegible] 70 [illegible] 14 à 20 [illegible].

[illegible] DE LA CAMPAGNE — Green salted — à 5, dry flint 7 à 7½, dry salted — à 6c la livre; damaged green hides 2c off, damaged dry 1/3 off.

PELLETERIE — Otter — à —; castor — à — pièce; loutre — à — pièce; racoons — à —.

PEAUX — Chevreuil 16 à 20c la livre; moutons 10 à 50c pièce, chèvre 10 à 30c.

MOUSSE — Mêlée 1 à la livre; grise le cotre 1½c.

PLUMES — Plumes d'oies de première qualité 40 à 50c la livre commun 30 à 35c.

CORNES — Cornes de bœufs prime — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES — Heavy and Eagle kinds lugs 3 à 5½. Leaf 6 à 12, Cutting and Burley sorts 6 à 20, Leaf 12 à 20.

TABAC MANUFACTURÉ — Jobbing, par livre — Fine pour 80 à $1 05; fine medium 53 à 58c. Bright quarters and [illegible] Pounds 4 à 6; [illegible] à 45c; [illegible] 30 à 67c granulated [illegible] 70.

NAVAL STORES — Les prix de gros sont comme suit. Au détail on paye 5c à — de plus par baril. Pitch $1 50 à —; goudron $3 25 à — le baril; [illegible]. Essence de térébenthine 38½; jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE — Jute Bagging — En petits lots — Bagging 1¾ livre à 9¼c la yarde, 2 livres 12¼, deux livres 10c; bailing twine 11c à — la livre.

COTTON BAGGING — Lane Mills — 12⅛c par yard.

COTTON TIES — $1 12½ le paquet.

CHARBON

PITTSBURG — Famille 65c le baril, $6 50 le tonneau. Anthracite $9 50 à 10 00 le ton; bateaux 50c; steamers $5 00 la tonne, en gros 40c le baril.

ALABAMA — Splint pour familles 60c, Cahaba pour familles 60c. Montevallo 60c le baril pour familles, steam coal sur chars, par la L. and N. RR. $5 00 la tonne.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL — Le gallon	2 37	2 45
BRANDIES — Du pays, le gallon	1 50	3 50
Pêche — vieux, le gallon	2 25	2 75
Pomme	3 25	3 75
COGNAC — Importé — 1882, le gallon		4 50
1879		5 00
1875		5 75
1870		6 50
1865		7 40
1860		8 00
1850		12 00
Hard. Dupuy & Cie Cognac 1883		5 50
1880		7 00
1878		9 00
1848		10 25
Bisquit Dubouché & Co. Cognac		
1875		4 50
1870		5 50
1848		9 00
WHISKY — Rectifié de la Louisiane, 90 0/0 de preuve, le gallon	1 25	1 15
Ouest	1 20	1 30
Bourbon	1 40	3 00
Seigle	1 50	3 50
Bourbon, importé	4 00	4 25
Irlande, importé	4 00	4 50
Dufly's malt whisky, par caisse		9 00
GENIÈVRE — Du pays, de New York ou de Philadelphie	1 50	
Holland, par baril	2 20	
[illegible]		
[illegible]	8 50	
[illegible]	7 25	
VINS ROUGES — California Claret le gallon	35	45
Zinfandel No 1, le gallon	55	60
Clarets importés — Ordinaire par barrique	55 00	60 00
Clarets de famille, par barrique	[illegible]	75 00
Clarets fins, la barrique	90 00	175 00
Médoc, la caisse		6 00
St-Julien, la caisse		6 50
Margaux, la caisse		9 00
Pontet Canet, la caisse		10 00
Latour, la caisse		10 00
Léoville la caisse		14 00
Château Lafitte la caisse		18 00
Ordinaire, la caisse	3 00	3 50
Château Dillon par barrique	125 00	
Bourgogne, par barrique	105 00	
Château Dillon par caisse		7 50
VINS BLANCS — California la barrique	55	75
Importé de famille la barrique	65 00	80 00
Importé fin, la barrique	90 00	175 00
Graves, la caisse		6 00
Sauternes, la caisse		6 50
Haut Sauternes, la caisse		10 00
Latour Blanche, la caisse		18 00
Château Yquem, la caisse	20 00	30 00
Ordinaire, la caisse	3 25	3 50
Muscat, la caisse	4 25	6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00	1 10
Madère, genuine fine, le gal	3 50	5 00
Madère, la caisse	12 00	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00	1 10
Sherry Genuine Xérès, le gallon	1 50	5 00
Sherry, la caisse	9 00	25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00	25 00
CHAMPAGNE — Roederer Carte Blanche, qts, par doux		9 50
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay		24 75
Extra Dry		[illegible]
Delbeck & Co. extra [illegible]		[illegible]
Delbeck & Co. Delmonico		[illegible]
D. B. Pol & Co.'s qts		30 00
Perrier-Jouet — Cremant Royal quarts		28 50
Perrier-Jouet — Special, quarts		29 50
Pints $2 de plus par caisse		
Moet & Chandon, white seal, qts		29 00

CHEVAUX ET MULETS

Chevaux communs	$ 90 @ 125
Bons chevaux de trait	125 @ 160
Chevaux de selle et de voiture	250 @ 400
Mulets pour habitations sucrières	195 @ 250
Mulets, qualité moyenne	140 @ 170
Mulets pour coton	— @ —
Mulets communs	40 @ 75
Bons mulets de ville	200 @ 255

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit :

LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 29 sept.
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 6 octobre.
LA NORMANDIE, de Kersabiec, samedi, 13 oct.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris) .... $80 et $100
Deuxième classe $60
Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont $26, avec ameublement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à J. B. DODART, Agt. 61 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres, via Havre, Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven — 1re classe, $86.00, $106.00, $126.00. 2e classe, $64.50.

New-York à Londres, via Havre, Paris, Calais ou Boulogne et Douvres — 1re classe, $141.00, $121.00, $101.00. 2e classe, $81.00.

LIGNE CROMWELL

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT

Partant Mercredi 3 octobre, à 8 A. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants:
KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer KNICKERBOCKER, Capt Kemble, arrivera du quai au pied de la rue Toulouse.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE ½ P. 0/0

Passage — Cabine $40
Entrepont 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à ALFRED MOULTON & CO., Rue Carondelet No 41

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 1 mai 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain du dépôt Pontchartrain au pied des Champs-Elysées comme suit :

Pour Mandeville, Lewisbourg et Madisonville

Tous les jours, exceptés les Dimanches et les Mercredis à 4 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau quittera Madisonville tous les jours à 5-00 A. M.

Les eaux et le temps le permettant, le bateau partira.

EXCURSIONS.

Mandeville, Lewisbourg, Madisonville et Old Landing.

Les DIMANCHES et MERCREDIS à A. M.
Les DIMANCHES et MERCREDIS à P. M.
Prix, aller et retour .... 50 cents
Prix, (pour d'excursion) aller et retour, à tous les points sur la rivière, 50 cents extra.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Canal.

Le fret délivré à Covington et Old Landing les dimanches et mercredis.

W. G. COYLE, Agent
No. 47 rue Carondelet.

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée.	Départ.
No 1 Fast mail 9.00 A. M.	No 2 Fast mail 5.00 P. M.
No 3 Express 6.25 P. M.	No 4 Express 7.00 A. M.
No 5 Baton Rouge accédation 10.00 A. M.	No 6 Baton Rouge accédation 3.45 P. M.

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars Buffet Pullman entre la Nlle-Orléans et Vicksburg, Memphis et Louisville.

Les passagers peuvent rester dans les chars dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Des correspondances se font à Harriston pour Natchez, N. J. et C. et Cooper's Well; à Vicksburg, V. S. & P. et M. & R. R. & Memphis avec le Rock Route pour Kansas City et le West et N. M. & M. V. RR. pour Est; aussi avec d'autres lignes divergentes. Ligne courte pour Hot Springs.

JOHN SHAILEY, Agent-Général.
E. W. HOW, G. P. & T. A.
R. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co., Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. & S. Co.

Départs de la N. Orléans	Arrivée à la N. Orléans
Pacific Express, daily 7:15 am	Atlantic Express, daily 8.10 pm
San Antonio Express, daily 7:50 pm	New Orleans Express, daily 9:05 am

Chars à coucher entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman entre la Nlle Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonction à Houston avec tous les chemins de fer du Texas. Billets à vendre et places dans les chars dortoirs à retenir tous les jours au bureau coin Carondelet et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Genl. Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. C. WATSON, Gen. Pass. Agt.

Bureaux des percepteurs de taxes d'Etat, paroisse d'Orléans.

Nouvelle Orléans, 18 octobre 1887.

Avis aux acheteurs de propriété sous l'acte no 82 de 1884 et aux personnes dont les propriétés ont été vendues à l'Etat pour taxes non payées de 1880 et les années subséquentes.

Attendu qu'un grand nombre de personnes qui ont acquis des propriétés sous l'Acte No 82 de 1884, ayant assumé et promis de payer les taxes, frais, etc., dûs sur les dites propriétés pour 1880 et les années subséquentes, ne s'y sont pas conformés aux conditions de la vente et la même propriété ayant été vendue à l'Etat pour les taxes non payées de 1880 et les années subséquentes, et comme le délai dans lequel les paiements pourront être faits et la propriété rachetée expirera bientôt, avis est par le présent donné aux acquéreurs sous le dit acte et à toutes les autres personnes dont la propriété a été vendue à l'Etat pour les taxes de 1880 et les années subséquentes qu'à moins que la dite propriété ne soit rachetée dans les trois mois qui suivront cette date, le droit de payer les dites taxes, etc., et de racheter de la propriété expirera et conformément aux instructions reçues de l'Auditeur des Comptes Publics, possession sera prise de toutes les dites propriétés et les loyers et les revenus seront collectés et versés dans la Trésorerie de l'Etat.

JAMES D. HOUSTON, Percepteur de taxes d'Etat, District Supérieur, No. 77 rue Carondelet.
CHAS. CAVANAC, Percepteur de taxes d'Etat, District Inférieur, No 203 rue Canal

BASILE BARES, FACTEUR DE PIANOS
84 Rue Royale, N. O.,
SEUL AGENT POUR LES
Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à lames à double répétition, sommiers en fer, équilibré pour la maintien de l'accord. Ces pianos ont véritablement un velouté et une pureté de son remarquables.

Accords et réparations de pianos une spécialité. [illegible]

Prof. CYRILLE C. THEARD,
No 59 1/2 Union, 2e District.

Leçons chez lui de 9 heures à 10 heures du matin et de 5 heures à 9 heures P. M.
Français, Anglais, Volapuk, Termes des 24 cas.

FEUILLETON.

No 13. Commencé le 16 septembre.

Amour d'Automne

PAR — ANDRÉ THEURIET.

TROISIÈME PARTIE.

XIII

Après s'être séparé de Mme Archambault dans la cour de l'Abbaye, Philippe resta un moment indécis à l'ombre des marronniers du petit port. Il était travaillé par une sourde angoisse et ne se sentait plus le courage de se présenter au Vivier. Lentement, d'un pas incertain, il remonta le sentier qui côtoie les murs de l'ancien couvent et gagna à travers les vignes la route de Saint-Germain. Encore abasourdi du coup qu'il venait de recevoir, il avait peine à retrouver sa lucidité. — Ce qui lui arrivait était dans la logique des choses; il aurait dû s'y attendre, et pourtant il n'y était nullement préparé. Jamais il n'avait prévu que Mme Archambault viendrait le surprendre à Talloires; au contraire, il s'était imaginé qu'elle renoncerait à toute idée de voyage. Lorsque l'image de son ancienne amie s'était dressée entre lui et Mariannette, il l'avait brusquement écartée comme une idole profane qu'on éloigne, en hâte d'un temple dont elle compromettrait la sainteté. — Un souvenir qu'on efface de sa mémoire, chaque fois qu'il y apparaît, est comme un visiteur fâcheux auquel on refuse sa porte chaque fois qu'il y frappe; à la fin il se lasse et ne revient plus. — Depuis un mois, le souvenir de Camille, sans cesse banni du cœur de Philippe, était devenu aussi confus et lointain qu'une pâle statue au fond d'une allée envahie par un brouillard d'automne. — Et voilà que tout à coup, au détour d'un chemin, Desgranges se retrouvait face à face, non plus avec une image impalpable et vague, mais avec une vivante et menaçante réalité. Impérieusement mis en demeure de se prononcer entre sa maîtresse d'autrefois et sa jeune fiancée, il lui fallait prendre immédiatement un parti; sa dignité autant que l'intérêt de son amour exigeaient qu'il sortît au plus tôt d'une situation dangereuse et équivoque....

A force de marcher, il était arrivé à la plate-forme où deux antiques tilleuls ombragent la petite église de Saint-Germain, séparée du vignoble de Talloires par cent mètres de murs rocheux tombant à pic. D'une brèche de cette muraille de pierre, une cascade jaillissait bruyamment dans un fouillis de chênes et de hêtres, et tout au fond de cet entonnoir de feuillée, un peu à gauche, on apercevait à la marge des vignes la façade blanche et les toits rouges du Vivier. De cette hauteur, le regard de Philippe planait presque au-dessus de l'habitation de Mariannette; il aurait pu compter les carrés du potager, à travers lesquels Perronne en ce moment allait et venait, point noir mouvant et affairé dans la verdure....

Philippe redoutait maintenant d'aborder Mlle Diosaz, qui l'attendait et s'étonnait déjà sans doute de ne point le voir. Il lui semblait que le pur regard de sa fiancée lirait immédiatement sur son visage l'angoisse qui le torturait. — Cette odieuse équivoque ne pouvait durer longtemps; le moindre hasard pouvait mettre en présence Mariannette et Camille, et le meilleur moyen de sortir honnêtement d'embarras, c'était encore de dire la vérité à l'une ou à l'autre. — Mais à laquelle? — A Mariannette? — Desgranges redoutait d'avouer à la jeune fille une de ces liaisons que le monde parisien tolère, mais que la province juge et condamne sévèrement. Comment, avec sa nature loyale et tout d'une pièce, accueillerait-elle une pareille confession? En supposant qu'elle aimât assez Philippe pour amnistier le passé, lui pardonnerait-elle le silence qu'il avait gardé la veille? Ne l'accuserait-elle pas de l'avoir cruellement trompée en lui affirmant qu'il était libre et qu'il l'aimait exclusivement? Avec son inexpérience des contradictions et des complications du cœur humain, Mlle Diosaz ne comprendrait pas l'enivrement passionné qui s'était emparé de Philippe et lui avait fait tout oublier. Elle n'admettrait pas qu'il fût resté sincère tout en déguisant une partie de la vérité. Elle le soupçonnait de mensonge, et son amour tendre et fragile comme une plante naissante ne résisterait pas à cette périlleuse épreuve. En confessant sa faute à Mariannette, Desgranges risquait de se perdre aux yeux de la jeune fille, et il l'aimait trop ardemment pour exposer son bonheur à un naufrage presque certain. — Mieux valait encore tout dire à Mme Archambault.

Camille, en effet, connaissait mieux la vie et était plus capable de comprendre les étranges revirements, les soudains illogismes du cœur. Elle appartenait à un monde où ces mystérieuses évolutions de l'amour sont fréquentes et où on les accepte souvent avec une indulgence résignée. Elle s'irriterait à coup sûr de cet abandon qu'elle pressentait déjà peut-être; elle en souffrirait sans doute sur le moment; mais Philippe, avec ce cruel égoïsme de la passion, préférait épargner un chagrin à la femme qu'il aimait, dût-il faire saigner le cœur de celle qu'il n'aimait plus. — Et ainsi se rejetant vers l'autre alternative, il se décidait à avoir une explication catégorique avec Mme Archambault.

Mais là encore, si impatient qu'il fût de dénouer des liens qui lui pesaient, il était tenu à une certaine circonspection. Il était trop galant homme pour briser brutalement une liaison de quinze années, en renvoyant comme une vulgaire maîtresse la femme qui lui avait donné le meilleur de sa vie. L'eût-il voulu d'ailleurs, la plus simple prudence lui conseillait d'agir avec discrétion. Il connaissait le caractère emporté de Camille et savait que, dans un accès de jalousie, elle était capable de ne garder aucun ménagement. Philippe désirait éviter une scène: d'abord parce que la colère pouvait pousser Mme Archambault à de fâcheuses extrémités, ensuite parce qu'il avait déjà l'expérience de ces crises violentes, à la suite desquelles l'homme, affaibli par les larmes de la femme sacrifiée, finit par retomber sous le joug qu'il avait voulu secouer. — Il fallait donc agir avec précaution, procéder avec adresse et épier un moment favorable.... En résumé, malgré sa loyauté naturelle, Philippe Desgranges se trouvait conduit par la force des choses à user des deux moyens qui lui répugnaient le plus: — la duplicité et la duperie. — Il se faisait honte à lui-même, et quand il eut pris enfin la résolution de redescendre à Talloires par le sentier le plus court, ce fut dans un état de malaise inexprimable qu'il sonna à la porte du Vivier.

Perronne vint lui ouvrir, et, dès les premières paroles de la vieille servante, Philippe comprit que Mariannette s'étonnait déjà de son peu d'empressement. Lorsqu'il entra dans le salon où les volets clos entretenaient une obscure fraîcheur, la jeune fille se leva précipitamment et s'avança vers lui avec la vivacité anxieuse de quelqu'un qui a supporté impatiemment l'attente et qui s'est forgé dans l'intervalle mille chimériques inquiétudes.

— Comme vous venez tard! s'écria-t-elle en lui tendant les mains.... Je commençais à me tourmenter, et j'allais envoyer Perronne au Toron!

Un frisson passa dans tout le corps de Desgranges, à la pensée que Perronne aurait pu le rencontrer au bras de Mme Archambault et raconter la chose à Mariannette. Ainsi, dès la première heure, il pouvait pressentir à quelles fâcheuses alertes l'exposerait le double personnage qu'il voulait jouer. Cette réflexion augmentait son trouble; dans l'état misérable où il se trouvait, il en était réduit à se féliciter de l'obscurité du salon, qui empêchait du moins la jeune fille de lire son embarras sur sa figure altérée. Il lui semblait que le son même de sa voix trahissait déjà ses préoccupations.

— Non, dit-il en serrant timidement les mains de Mlle Diosaz, non, il ne m'est rien arrivé.. Rien de grave, du moins.. Mais il m'a été démontré ce matin que le monde n'est pas si grand que nous l'imaginons, et que, même en habitant un village ignoré, on n'échappe pas à des rencontres parisiennes.... J'ai eu tout à l'heure la visite d'un ménage de touristes, débarqués à l'Abbaye par le premier bateau.... Ils ont appris par hasard ma présence à Talloires, et ce sont eux qui m'ont retardé.

Il avait débité cela péniblement et en cherchant ses mots. La possibilité d'une apparition de Perronne au Toron le rendait circonspect, et afin de prévenir tout incident malencontreux, il croyait sage d'avouer une partie de la vérité.

— Ah! reprit Mariannette avec une moue ennuyée, ce sont des amis à vous?

— De simples relations, répondit-il rapidement; mais, vous savez, en voyage, les gens avec lesquels on a échangé quelques visites se croient le droit de vous traiter en amis.

— Resteront-ils longtemps à l'Abbaye?

— Je.... ne le pense pas

— Tant mieux!.... Voyez-vous, poursuivit Mariannette en faisant asseoir Philippe près d'elle, j'ai longuement pensé à notre conversation d'hier.... J'y ai pensé en bien, ajouta-t-elle en tournant vers Desgranges ses yeux limpides, car je n'ai emporté de ma soirée que des pensées heureuses.... Je crois donc qu'il, pour mettre un terme aux commérages du bourg, aussi bien que pour fermer la bouche à mes tantes, il est nécessaire d'établir nettement notre nouvelle situation...... N'êtes-vous pas de mon avis?

— Oui, certes, murmura Philippe.

— En ce cas, ne croyez-vous pas, continua-t-elle en rougissant, qu'il serait convenable d'annoncer franchement que nous sommes fiancés?.... Et comme, dans l'isolement où je me trouve, il me paraît impossible de prolonger beaucoup ce temps des fiançailles, peut-être serait-il à propos de s'occuper dès maintenant de.... de l'avenir......

La veille encore, Philippe eût accepté avec un élan de joie cette proposition qui hâtait le moment où Mariannette serait toute à lui; mais aujourd'hui qu'un mot, une démarche imprudente, un éclat de jalousie de Mme Archambault pouvaient tout compromettre, il jugeait déloyal, presque criminel, d'engager Mlle Diosaz publiquement, avant d'avoir négocié une rupture définitive et obtenu l'éloignement de Camille. Il était navré de refuser la prompte réalisation d'un bonheur qu'il avait si longtemps cru inaccessible, et cette mortification redoublait encore le désordre de son esprit.

— Assurément, répliqua-t-il, si je ne consultais que mon égoïsme, je vous dirais: hâtons-nous.... Mais, chère Mariannette, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir abusé de votre inexpérience.... Je désire qu'avant de vous lier officiellement, vous preniez le temps de me mieux connaître, afin que vous n'ayez pas un jour à vous repentir d'une décision qui doit engager toute votre vie.

Mariannette le regardait avec étonnement et demeurait songeuse. Au fond, son amour-propre souffrait du peu d'empressement de Philippe. Insensiblement elle était à son tour prise de scrupules, et une rougeur lui montait au front. Elle se demandait si elle ne s'était pas illusionnée; si Philippe, qui parlait maintenant de "repentir," ne regrettait pas lui-même de s'être trop avancé la veille; — et, comme elle ne pouvait jamais cacher ce qui se passait dans son âme, elle résolut de s'en expliquer sur-le-champ avec lui.

— Pardonnez-moi, dit-elle, de vous parler ouvertement de choses sur lesquelles les jeunes filles n'ont pas l'habitude de raisonner elles-mêmes.... Peut-être ma franchise vous paraît-elle choquante?.... Mais songez que je suis seule au monde et que je ne puis prendre conseil que de mon cœur...... c'est à vous de m'éclairer, vous qui êtes un homme et qui avez l'expérience de la vie...... Si tout ce que nous avons projeté depuis hier a pu aujourd'hui faire naître en vous une arrière-pensée ou un regret, avouez-le-moi, sans craindre de me chagriner.

Cette candeur et cet oubli de soi-même touchaient intimement Desgranges et le navraient encore davantage. Il avait honte de ses paroles embarrassées. Derechef, pour un moment, il oublia tout: la présence de Mme Archambault et le danger qui menaçait son nouvel amour. Il ne vit plus que la virginale beauté de Mariannette et ne songea plus qu'à se montrer digne de cette tendresse qu'elle lui offrait si ingénument:

— Chère bien-aimée, s'écria-t-il en l'attirant vers lui et en la pressant contre sa poitrine, je n'ai qu'une pensée, c'est de passer le reste de ma vie à vous rendre heureuse; qu'un regret, c'est de ne pas vous mériter assez...... La seule cause de mon hésitation est la conscience du peu que je vaux, quand je me compare à vous!......

Dans un mouvement d'adoration et de reconnaissance, il fut sur le point de se jeter aux pieds de Mariannette et de tout lui avouer. — C'eût été une bonne inspiration, l'honnêteté, suivant le dicton anglais, étant encore la meilleure des politiques. Mais en cette occasion, ce Parisien, qui avait passé sa jeunesse à déchiffrer les cœurs féminins les plus compliqués, manqua absolument de pénétration et de clairvoyance. Habitué à juger l'âme féminine d'après des natures exceptionnelles, faussées ou déséquilibrées par un excès de civilisation, il ne devina pas les trésors d'indulgence que peut renfermer le cœur naïf d'une fille, et il se tut, craignant que cette confession ne lui aliénât irrémédiablement l'amour de Mariannette. Il se borna à rassurer Mlle Diosaz par de tendres protestations, d'autant plus brûlantes et sincères qu'elles partaient d'un cœur agité par de cuisants remords.

Pourtant, à mesure que l'heure avançait, Philippe était repris du malaise et des transes qui s'étaient un moment dissipés auprès de Mariannette, mais qui reparaissaient avec plus d'acuité, maintenant qu'approchait le moment de retourner à l'Abbaye. La pensée de revoir Mme Archambault et d'être obligé de recommencer une série de mensonges glaçait l'expansion de Desgranges et arrêtait les mots d'amour sur ses lèvres paralysées. Il y avait dans sa contenance une contrainte dont Mariannette finissait par s'apercevoir et qui la rendait elle-même inquiète et moins démonstrative. Tout à coup, cinq heures sonnèrent à la pendule. Philippe se leva et se promena un moment à travers la pièce.

— Il faut que je vous quitte, mon enfant, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Comment, s'écria la jeune fille, vous partez?.... J'avais compté que vous dîneriez ici.

— Pardonnez-moi.... J'ai promis à ces amis dont je vous ai parlé de leur tenir compagnie ce soir.... C'est une corvée dont je n'ai pu me dispenser.... Mais demain je m'arrangerai pour venir au Vivier de bonne heure.

Mariannette restait silencieuse, et ses yeux devenaient humides.

— A demain, répéta Philippe en lui baisant tendrement le front, et dites-vous bien, Mariannette adorée, que, de loin comme de près, ma pensée et mon cœur sont tout entiers avec vous....

Elle se le disait, elle en était convaincue, et pourtant, quand il fut parti, elle demeura oppressée et chagrine dans le salon désert, en songeant que cette visite trop brève ne lui avait déjà plus donné ni la joie franche ni la sereine tendresse des effusions de la veille.

XIV.

— Sans reproche, mon cher, l'exactitude n'est pas votre vertu! dit Mme Archambault à Philippe, lorsqu'il entra dans la première des deux pièces qu'elle occupait à l'Abbaye. — Elle consulta une montre de voyage accrochée à sa ceinture: — Cinq heures et demie! ajouta-t-elle avec un soupir résigné.

Tout en s'excusant, Philippe examinait Camille du coin de l'œil et constatait qu'elle avait employé une bonne partie des heures de l'attente à parfaire une toilette savamment raffinée, sur laquelle elle comptait sans doute pour le reconquérir complètement. — Elle était vêtue d'une robe de cachemire blanc dont l'étoffe souple et légère moulait son corps mignon sans le serrer trop étroitement. Les manches, courtes et amples, laissaient à nu l'avant-bras potelé, aux attaches élégantes et minces. La jupe, artistement drapée, tombant en plis moelleux sur les hanches, découvrait deux petits pieds chaussés de souliers mordorés et de bas de soie bleu pâle. Les cheveux, d'un blond roux, noués en torsades lâches, semblaient à chaque instant vouloir s'échapper au peigne d'écaille et se répandre sur la nuque. Le visage avait été l'objet d'un maquillage adroit et sobre, destiné non pas à rajeunir une carnation encore fraîche, mais à rehausser, à l'aide d'une ombre noire autour des yeux et d'une note rouge sur les lèvres, l'expression originale de la physionomie. — Tout, dans ce voluptueux ajustement, disait la femme qui aime et qui veut être aimée, et ces visibles intentions d'amour augmentaient encore le supplice de Desgranges. Il était las déjà de la comédie qu'il jouait, et la seule pensée d'être de nouveau contraint à mentir pendant toute une soirée lui soulevait le cœur. Il considérait comme une action honteuse d'abuser Camille par de feintes caresses; après avoir, l'instant d'avant, baisé le front pur de Mariannette, il lui répugnait de poser ses lèvres sur les lèvres peintes de Mme Archambault. Il était bien décidé à résister froidement aux séductions de son ancienne maîtresse, et si cette froideur la blessait, si elle amenait une scène de reproches, ce serait tant mieux. Cela lui donnerait l'occasion d'une explication qu'il était impossible de retarder. De cette façon, il mettrait plus vite fin à une situation comparable à celle d'un patient étendu sur un lit de torture.

A continuer.

Un statisticien a calculé que, dans ces derniers jours, à propos de la chasse, le nom de Nemrod a été imprimé 7,892 fois dans les journaux parisiens et la phrase "disciples de saint Hubert" 11,916 fois.

Enfin, c'est terminé. Nous en avons pour une année avant de revoir ce cyclone de clichés.

Extrait des communications faites à une société de savants :

" Un Assyriologue distingué communique une inscription cunéiforme faisant connaître l'obscuration de deux éclipses observées à Babylone, l'an 168 d'une ère inconnue."

" L'an 168 d'une ère inconnue " constitue un petit chef-d'œuvre.